

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Bulletin trimestriel n°46

Automne 2013

*« Le temps qui vient du Seigneur
ne naît pas du ciel étoilé »*

Jacob Bœhme



Tous droits réservés
2006-2013

Les Cahiers d'Orient et d'Occident Une nouvelle formule

Aux Amis de Dieu

A compter de ce quarante-sixième numéro, les *Cahiers d'Orient et d'Occident* adoptent une nouvelle formule, trimestrielle et dans un format qui favorise l'impression. Cependant c'est moins dans la forme que sur le fond que le changement est perceptible : s'il est toujours question de publier des études orientales, l'intérêt se portera en priorité sur des textes ayant trait à la tradition occidentale des *Amis de Dieu*, dont l'origine est à rechercher, comme pour tout ce qui concerne l'initiation chrétienne, dans l'enseignement de celui qui en est le maître par excellence : Jean, *le disciple que Jésus aimait*.

On sait qu'historiquement cette tradition des Amis de Dieu, inaugurée avec l'œuvre de Maître Eckhart, a culminé en Alsace, en Allemagne et en Suisse à la toute fin du moyen-âge avec Jean Tauler, Henri Suso, Rulman Merswin, Henri de Nördlingen, etc. Qu'elle se soit perpétuée, de manière plus ou moins souterraine *jusqu'à nos jours*, dans la vie d'un Nicolas de Flue, dans l'œuvre d'un Jacob Böhme, à travers la figure du poète romantique allemand Novalis ou chez un Chartreux contemporain¹ est moins connue. Que cette lignée des Amis de Dieu ne se soit jamais tout à fait éteinte, qu'elle semble encore aujourd'hui susciter des adeptes, est une réalité. Or, son existence, quasi miraculeuse, tient aux personnages le plus souvent énigmatiques (nobles voyageurs ou pèlerins d'Orient) qui n'ont jamais cessé de veiller sur elle, et dont il est aisé de retrouver la trace sinon la présence, qu'il s'agisse du disciple que Jésus aimait lui-même², de l'Ami de Dieu de l'Oberland, du vieillard qui

¹ Voir *Amour et silence*, par un Chartreux, le Seuil, 1951. L'édition la plus récente est la suivante : *Amour et silence et autres textes*, par Dom Jean-Baptiste Porion, Chartreux, Ad Solem, 2010.

² Cf. *infra*.

assista au baptême de Nicolas de Flue³, de l'étranger de qui Jacob Böhme reçut son initiation, ou encore de l'ange de Novalis... C'est ce qui lui confère son authenticité.

On admettra qu'il s'agit d'une généalogie spirituelle non conventionnelle, mais rien n'interdit de penser qu'elle a recueilli et préservé l'essentiel de l'initiation chrétienne, même dans des conditions inhabituelles, depuis le quatorzième siècle. C'est pourquoi on peut la tenir comme telle et la désigner sous le nom de *tradition occidentale des Amis de Dieu*. De même, il conviendra de considérer ce que sa pérennité doit à quelques figures féminines d'Occident dont les *visions* se rapportent assurément à des connaissances initiatiques : sainte Hildegarde de Bingen, Marie des Vallées⁴, Bienheureuse Anne-Catherine Emmerich, etc.

On ne dissimulera pas qu'il s'agit d'une tradition essentiellement occidentale et chrétienne, dont l'enseignement est d'ordre initiatique, puisqu'il se rattache, en droite ligne et sans discontinuité, au *disciple que Jésus aimait* et à sa communauté éphésienne. Le Saint Nom de Jésus, son divin Cœur, ainsi que celui de *Sophia*, la Sagesse divine,⁵ y dominant. C'est pourtant dans un désert, « lieu d'élection dans lequel amour et connaissance se jumellent » – au-delà des théophanies formelles par conséquent, – qu'elle rencontre son terme, selon le vœu de Maître Eckhart.

Enfin, et quant aux intentions, il n'est pas question de reconstituer une quelconque société de *Libre-Esprit*, mais simplement de reprendre, en toute humilité et dans le contexte qui est le nôtre, l'aventure spirituelle des Amis de Dieu de l'Oberland.

J.M.

³ Cf. Marie-Louise von Franz, *Les visions de Nicolas de Flue*, Dervy, 1988.

⁴ Marie des Vallées, *Le Jardin de l'Amour divin*, Arfuyen, 2013. Un compte-rendu sera publié dans le prochain numéro des *Cahiers*.

⁵ Conformément à l'intuition majeure de Novalis : « *Christus und Sophie* ». Cf. Jean Moncelon, *Novalis, L'initiation à la sagesse divine dans l'œuvre et la vie du poète romantique allemand*, Terre blanche, 2012.

LE DISCIPLE QUE JÉSUS AIMAIT



Maître alsacien, vers 1440, anciennement Convent des Dominicaines de Colmar

Nous tenons que le disciple que Jésus aimait ne peut être confondu avec l'apôtre Jean, mais l'énigme qui demeure autour de l'auteur du Quatrième évangile⁶ importe moins, au final, que son témoignage dont nous savons qu'il est véridique⁷. Si nous remontons à l'origine de la lignée des Amis de Dieu, nous rencontrons ce maître de l'initiation chrétienne, dont nous nous disons les disciples, et même nous nous identifions avec les membres de la communauté qu'il a réunie autour de lui : à Ephèse. C'est ainsi

⁶ Cf. Jean Colson, *L'énigme du disciple que Jésus aimait*, Beauchesne, Paris, 1969.

⁷ Cf. *Jn*, 21, 19-24.

que la transmission du Quatrième évangile, en particulier des quatre chapitres XIV à XVII, qui constitue « le testament spirituel de Notre-Seigneur », n'a connu aucune interruption jusqu'à nos jours, pour tous les Amis de Dieu qui suivent l'enseignement *véridique* du disciple que Jésus aimait, enseignement dont les Amis de Dieu du quatorzième siècle demeurent les gardiens en Occident. C'est leur dépôt qu'aujourd'hui il est question de recueillir, en suivant les lignées visibles et *cachées* à la fois qui ont permis qu'il parvienne jusqu'à nous et font que nous sommes reliés, sans solution de continuité, au témoignage du disciple que Jésus aimait.

MARIE MADELEINE DAVY

Psychologie du XII^e Siècle à l'égard de l'Ecclesia Mater et de la Mater Dei

La conception médiévale de l'univers, et du rôle de l'homme dans l'univers est rigoureusement différente de la nôtre. Certes, il existe au XII^e siècle des individus dont le rôle dynamique est percutant. Toutefois, l'homme est entièrement lié à une structure, il en dépend et c'est à travers un cadre étroitement déterminé qu'il évolue et se manifeste. L'Église constitue le sein dans lequel le chrétien naît, existe et meurt. Il est le fils de l'**ecclesia mater** qui le nourrit, le protège et lui indique le sens de son salut.

A ce propos, Adler, après Jung, a montré comment « toutes les caractéristiques de l'archétype de la mère peuvent se retrouver dans la pensée de l'époque médiévale »⁸. Il dénonce « l'absence de jugement critique qui

⁸ Gerhard Adler, *Études de psychologie jungienne*, Genève, 1957, p. 235.

est un attribut « masculin » de la psyché⁹ ; les « composants masculins » semblent encore inconscients, et l'Église en freine la manifestation.

Les traits féminins du développement psychologique médiéval se présentent en particulier au XII^e siècle sur deux plans distincts mais souvent étroitement unis : la dévotion à la Vierge Marie, la soumission à l'Église.

Certes, le Moyen-Age interprète la pensée des Pères de l'Église ; toutefois, il l'amplifie et la fait sienne. Il pourrait sembler que l'explicitation de la pensée mariale est en rapport direct avec l'autorité de l'Église, qu'elle en est en quelque sorte la contrepartie. Une telle affirmation serait erronée. Le problème est plus nuancé. Il suffit d'évoquer l'importance du rôle de la Vierge dans la pensée byzantine où l'Église est plus souple pour se rendre compte immédiatement que la dévotion à la Vierge n'est pas l'effet d'un pouvoir ecclésial rigide et dominateur. La dévotion à la Vierge Marie n'est point une sublimation de la mère Église. D'ailleurs, l'homme du Moyen-Age ne subissait pas l'autorité de l'Église comme un joug pesant, elle répondait à son besoin d'être dirigé et conduit.

On pourrait croire que ce développement de la dévotion à la mère du Christ naît d'une nécessité de confiance et de sécurité. Il suffit de se rappeler la fécondité et l'audace de cette époque pour refuser une telle assertion. Certes, tout homme a besoin de trouver un refuge qui soit une sorte de nid tiède ; la Vierge est ce nid pour l'homme du XII^e siècle, nid parce que sein, au sens où Gueric d'Igny écrit : « plus tard, nous nous blottirons contre son sein » (Serm. 1, 4 pour l'Assomption). Et Pierre de Celle nomme St. Bernard « le nourrisson de Notre-Dame ».

Le but de l'existence au XII^e siècle est de faire son salut ; l'homme n'a pas devant lui la possibilité d'une autre option, celle-ci n'entrerait pas dans le champ de sa conscience. C'est pourquoi l'hérétique apparaît menacer l'unité de la chrétienté, retarder l'avènement du royaume de Dieu, et

par là même, il devient un ennemi qu'il importe de détruire. A cet égard, toutes les armes sont jugées bonnes : la calomnie, la persécution, la torture, la mort elle-même sont justifiées. D'où la bonne conscience des persécuteurs à l'égard des persécutés. Le juge qui condamne à mort un meurtrier peut aujourd'hui éprouver le sentiment d'obéir à son devoir envers la société en la préservant contre un criminel, puisque le criminel est jugé dangereux à l'égard d'un ordre établi. On s'explique, sans toutefois l'accepter, l'attitude du très doux St. Bernard se réjouissant de voir répandre le sang des impies. Il est probable aussi que certains éléments refoulés pouvaient librement se manifester à l'égard de ceux qui étaient considérés moins comme des ennemis personnels que des ennemis de l'**Ecclesia mater**.

L'attitude de l'homme du XII^e siècle envers la Vierge relève tout d'abord de la conception théocentrique du monde. Il est normal que la mère soit associée à son Fils, qu'elle partage sa royauté et sa gloire, et aussi ses souffrances. Non seulement, la Vierge Marie prend part à la liturgie qui célèbre les fêtes du Christ, mais elle a ses fêtes particulières. Et c'est moins à leur imagination que liturgistes et imagiers devaient avoir recours qu'à la Bible et en particulier à l'Évangile, qu'ils n'avaient qu'à consulter et à interpréter pour manifester d'une façon juste leur amour pour la Mère du Christ. Hymnes, séquences consacrées à la Vierge trouvaient, comme les sculptures des églises romanes, un écho dans l'âme des moines, et dans celle du peuple. En fait, chez les liturgistes et artistes, il s'agissait moins de spéculations conscientes que de formulations issues de courants inconscients de la psyché collective.

L'archétype de la mère, dont les diverses caractéristiques se retrouvent au XII^e siècle sur un plan à la fois mystique et théologique, s'étendra aussi dans l'ordre littéraire. Il suffit, à cet égard, d'évoquer l'amour courtois. Ici encore, ce rôle de la « dame » n'a pu prendre une telle extension qu'en raison de la mentalité psychologique de ce temps. On

⁹ *Id.*, p. 236.

doit toujours se souvenir, en étudiant un moment déterminé de l'histoire, du stade de l'évolution qui la caractérise. Dans chaque individu les conflits nés de la succession ou même de l'opposition dans le même instant de niveaux différents d'évolution créent des inadaptations plus ou moins passagères et difficiles parfois à concilier. Or, une époque est comparable à un visage humain, ou mieux à une multiplicité d'états de conscience ; il convient donc d'éviter tout jugement qui ne saurait tenir compte de cette richesse.

Les Pères de l'Église et les auteurs médiévaux insistent sur la fonction maternelle de l'Église. « Il n'y a qu'une Vierge-Mère, écrit Clément d'Alexandrie, et il nous plaît de l'appeler l'Église » (**Pédagogue** I, n. 6). La fonction maternelle de l'Église débouche sur la mariologie et inversement. « Le seul nom de **Théotokos** contient tout le mystère de l'Économie divine », précise s. Jean Damascène (**De fide orth.** III, 12)¹⁰. Selon s. Bernard, la Vierge Marie est le Centre, l'Arche de Dieu (**Sermon II, 4 pour la Pentecôte**), elle est encore la voie royale (**Sermon II, 5 pour l'Avent**). Marie est le jardin de délices que le divin vent du sud n'a pas seulement touché de son souffle en venant à lui, mais qu'il a entièrement pénétré (s. Bernard, **Sermon de la Nativité** de la B.V.M. 6). S. Bernard fait aussi allusion à l'amour du Christ qu'il compare à une flèche qui perce et transperce l'âme de Marie (**Serm. sur le Cantique des Cantiques** XXIX. 8).

Pour l'homme du XII^e siècle, l'Église est le temple, elle est aussi la société qui groupe des fidèles unis par la même foi. Le Temple est donc la maison de Dieu et la maison des fidèles, et c'est là une double destination qu'il convient de ne jamais oublier. En tant que médiatrice et initiatrice, la Vierge Marie est aussi la maison de Dieu et la maison des fidèles. Les rapports entre la Mère et la maison sont extrêmement étroits, les images se confondent au sens même de ce vers de Milosz :

Je dis ma Mère. Et c'est à vous que je pense, ô Maison (Mélancolie)

Saint Paul a précisé la relation entre Adam et le Christ (I Cor. XV, 45). Adam est le prototype du monde, le Christ en est la forme parfaite. Selon les Pères de l'Église, l'union d'Adam et d'Ève doit être comparée à celle du Christ et de l'Église. De même que la femme sort du côté d'Adam (Genèse II, 21-22), l'Église est tirée du côté du Christ (Jean XIV, 34). Quand un soldat perce le côté du Christ, il en sort du sang et de l'eau. La nouvelle Ève, l'Église, jaillit du côté du Christ nouvel Adam, et l'union entre Adam et Ève annonce l'union entre le Christ et l'Église. Le Christ et l'Église forment symboliquement une seule chair. Cette idée sera largement exploitée par les Pères, tels Tertullien et Origène. Le Verbe et l'Église naissent dans le sein de la Vierge Marie ; de nombreux textes font allusion au « Verbe époux » (**Verbum sponsus**) ; à la chair épouse (**caro sponsa**) et au **thalamus utérus virginis**. Saint-Augustin précise (**In Ev. joan.** n. 8, 4, P.L. 35, 1452) **ubi factus est caput ecclesiae**. L'Église est représentée comme le corps mystique du Christ alors que Marie est le corps physique où le Verbe a pris forme. L'Église dispose des moyens de rédemption, elle conduit l'homme vers Dieu. Pour Arnaud de Bonneval (+ 1160), la Vierge Marie a conçu par l'Esprit avant de concevoir corporellement le Verbe, et c'est elle qui nous aide à le concevoir (**De laudibus beatae Mariae**).

Les Pères de l'Église et les auteurs médiévaux n'éprouvent aucune gêne dans l'emploi d'expressions ayant un caractère nettement érotique. Selon s. Ambroise, le jardin fermé (**Cent.** IV, 12) signifie la virginité. A propos de la Vierge, saint Augustin fait allusion à la chambre nuptiale. A la naissance du Christ, Jésus sort de la chambre, c'est-à-dire de l'utérus virginal. Même langage chez un saint Bernard qui parle des entrailles de Marie dans lesquelles la Charité même qui procède de Dieu a

¹⁰ Voir à ce propos Paul Evdokimov, *L'orthodoxie*, Neuchatel, Paris, 1959, p. 148.

reposé corporellement pendant neuf mois (**Sermon I, 2 pour l'Assomption**). Paschase Radbert dira que l'enfant virginal, Jésus, est né **per viam naturae, sed utero clauso**.

La condition virginale de la terre paradisiaque est comparée à la maternité virginale de la Vierge Marie et à celle de l'Église. La terre paradisiaque désigne la terre qui n'a pas été travaillée par l'homme, plus encore cette terre n'a pas reçu la pluie. Or, la maternité de la Vierge est liée à une opération divine en dehors de toute intervention humaine.

La virginité de la Vierge Marie est un des sujets sur lequel insistent volontiers nos commentateurs. Il est d'une extrême importance et nous verrons pourquoi.

[A suivre]

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES AMIS DE DIEU

L'Épître à la chrétienté

L'Épître à la chrétienté, également connue sous le titre de *Plaintes d'un laïc allemand* et communément attribuée à l'Ami de Dieu de l'Oberland, a été rédigée au commencement de l'année 1357, adressée par la suite à Jean Tauler et diffusée en Alsace et en Suisse principalement auprès des Amis de Dieu. Avant d'en publier une traduction complète, établie depuis l'original, nous en reproduisons quelques extraits tirés de la présentation qu'en donne August Jundt, dans ses *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, en 1879.

Ecoutez, chrétiens, quels sont les péchés à cause desquels Dieu refuse de supporter plus longtemps la

chrétienté. C'est avant tout l'orgueil, le péché de Lucifer, si répandu aujourd'hui chez les clercs et les laïques ; c'est ensuite la convoitise, qui engendre l'orgueil ; c'est la concupiscence, qui mène à la profanation du saint mariage par l'adultère ; c'est l'iniquité du cœur, qui inspire dans ces temps-ci bien des sentences injustes aux juges des tribunaux laïques et ecclésiastiques : aussi un pareil tribunal dont les juges ne recherchent pas l'honneur de Dieu avant toutes choses n'est-il pas une institution de justice et de vérité et ne saurait-il formuler aucune décision parfaitement équitable. C'est enfin la corruption des confesseurs et de leurs pénitents tout à la fois. Ces derniers, en effet, s'ingénient à voiler leurs vices au moyen d'excuses subtiles et mensongères, reçoivent annuellement la sainte-cène sans avoir jamais fait vraiment pénitence, et suivent les conseils de leurs confesseurs, tout en sachant bien qu'ils ne leur enseignent pas le vrai chemin vers Dieu. Quant aux confesseurs, ils ont laissé la chrétienté dépérir misérablement au lieu de la soutenir par l'exemple d'une vie remplie tout entière de l'amour de Dieu, au lieu de se constituer ses protecteurs et ses gardiens : aussi la faute de sa détresse actuelle retombe-t-elle en partie sur eux. Qu'aucun laïque cependant ne s'érige en juge d'un pareil état de choses et n'intervienne pour le réformer ! Dieu, quand le temps en sera venu, le réformera, l'améliorera, le modifiera de fond en comble. Chacun des péchés précédents suffirait à lui seul à attirer la colère divine sur le monde. Chrétiens, examinez-vous sérieusement ; gardez-vous de rejeter sur autrui la faute de vos péchés ; sondez les coins et recoins de votre existence et vous trouverez assez à faire en vous-mêmes pour ne plus songer aux autres. Sans doute tous les hommes ne sont pas responsables à un degré égal des calamités que l'avenir tient en réserve ; bien peu nombreux sont ceux qui dans les temps présents font exception à la règle commune et sont complètement innocents de ces malheurs. Espérons que leur nombre augmentera dans peu d'années !

Saint Paul s'est vanté quelquefois devant le peuple¹¹. De son temps une telle manière d'agir était utile et profitable à la chrétienté ; mais il n'en est plus de même aujourd'hui. Aussi les amis de Dieu gardent-ils le silence sur le mystère de leur vie intérieure, à moins que Dieu ne leur ouvre la bouche de force. Je veux célébrer l'Éternel et vous raconter une partie des merveilles que Dieu a accomplies en moi, sa pauvre créature. Quand mon âme aura quitté le corps, alors seulement on pourra trouver le récit complet de mon existence. Il me serait bien pénible de penser que l'on dût découvrir avant ma mort quel est l'auteur de ces lignes. Sachez donc que j'ai été, moi aussi, un homme mondain, imbu de la sagesse et recherchant les joies de ce monde, connaissant les agréments de la richesse et les plaisirs d'une brillante société. J'ai mené cette existence jusqu'à ce que je fusse parvenu à la force de l'âge. Alors, un matin, pendant que j'étais seul dans ma chambre, j'ai songé à la fausseté de ce monde infidèle et trompeur, qui récompense d'une fin horrible ceux qui le servent. Un profond repentir de ma vie passée a envahi mon âme ; j'ai invoqué à genoux la miséricorde divine, résolu à souffrir une mort cruelle plutôt que de me séparer jamais de Dieu. Quand cette lutte douloureuse contre ma nature fut terminée, je me suis senti pénétré d'une joie immense, surnaturelle, ineffable. Si je devais écrire toutes les merveilles que Dieu a accomplies en moi, il n'y aurait pas de livre assez grand pour les contenir !

En vérité, je m'étonne grandement de ce que tant de gens doués d'une saine intelligence, et par conséquent capables de comprendre combien court est le temps qu'ils ont à passer sur la terre, puissent librement et délibérément demeurer attachés à l'amour du monde. Je connais le monde et

ses joies ; je sais aussi par expérience dans quelle intimité profonde Dieu vit ici-bas avec ses amis. Je sais au prix de quelles peines on arrive à gagner l'enfer en vivant selon le monde ; je sais aussi combien il est facile de gagner le ciel à quiconque a savouré la moindre gouttelette de la grâce et de la paix du Saint-Esprit. Il m'est arrivé de ressentir en une heure plus de joies que n'en ont jamais éprouvées tous les chevaliers qui poursuivent la gloire de ce monde. Quand l'homme est parvenu à l'état de sécurité spirituelle et qu'il reporte son regard en arrière sur son existence antérieure, il sent naître en lui une reconnaissance si grande envers Dieu qui lui a aidé à vaincre les séductions du monde, qu'il ne sait comment l'en remercier assez. Ceux qui se sont donnés à Dieu sont préservés à l'heure de la mort des violences et des ruses du démon ; ils passent de la joie spirituelle qu'ils ont éprouvée ici-bas dans la joie éternelle et impérissable du Saint-Esprit. Alors même que leurs lèvres ne peuvent plus se mouvoir, leur esprit tient à Dieu, dans le fond de leur être, le langage mystérieux qu'ils lui ont souvent tenu pendant leurs entretiens intimes avec lui. Ceux qui aiment le monde, au contraire, aperçoivent à l'heure de la mort des visions étranges qui les frappent de terreur ; les démons jettent ainsi le trouble dans leur âme et les empêchent de se réconcilier au dernier instant avec Dieu.

Détournez-vous donc du monde et convertissez-vous au Seigneur ! N'attendez pas pour le faire qu'il vous y contraigne par la crainte ; faites-le par amour pour lui. Il est, en effet, si miséricordieux dans les temps présents envers ceux qui le cherchent, qu'il répand immédiatement sur eux les dons de sa grâce. Chargez-vous de sa croix et suivez-le ; non qu'il ait voulu, quand il a donné ce précepte, nous engager à souffrir pour l'amour de lui une mort aussi cruelle que la sienne ; faire tous nos efforts pour vaincre le mal, voilà l'imitation de sa vie dont il veut se contenter dans sa bonté et qu'il récompense ici-bas en nous accueillant dans son intimité, et après la mort en nous ouvrant les

¹¹ [Cf. la seconde *Lettre* de Paul aux Corinthiens : « Je le répète : que nul ne me prenne pour un insensé. Ou bien alors, acceptez-moi comme un insensé afin que je puisse moi aussi me vanter un peu » (11, 16).]

demeures éternelles de son Père. Appliquez-vous à vaincre tous vos vices, car le temps des grands combats est proche ! Que celui qui n'est pas prêt à la lutte, s'y prépare en assistant assidûment aux prédications et en lisant des traités édifiants ; qu'il cherche surtout des hommes qui connaissent la vérité éternelle, et qu'il les prie de lui apprendre à triompher de ses péchés. J'entends dire de la part de quelques docteurs que les livres en langue vulgaire sont nuisibles à la chrétienté. Sans doute ceux qu'on ne pourrait comprendre qu'à l'aide de longs commentaires ne doivent pas être traduits en allemand, et la lecture doit en être réservée au clergé, puisque les laïques ne tomberaient que trop facilement dans l'erreur s'ils voulaient les interpréter chacun à sa manière. Mais les petits livres tels que celui-ci, écrits en langue vulgaire et concordant parfaitement avec l'Écriture, sont d'une grande utilité pour les simples laïques. Aussi ne faut-il pas permettre aux docteurs de vous en interdire la lecture, car en agissant ainsi ils recherchent bien plutôt leur propre gloire que celle de Dieu. La chrétienté, pour être ramenée au respect des commandements divins, a besoin de conseils dictés par le Saint-Esprit. De pareils conseils ne peuvent être contraires à l'enseignement de l'Écriture, car l'Écriture et le Saint-Esprit sont d'accord. Partout où vous trouverez des docteurs qui ont renoncé absolument à tout avantage personnel, obéissez-leur, car les avis qu'ils donnent procèdent du Saint-Esprit. Si un prince de ce monde, si un pays ou une ville me demandait ce qu'il faut faire dans les temps présents pour se réconcilier avec Dieu, je lui dirais de rechercher le conseil du Saint-Esprit. En quelque endroit du monde qu'on dût le rencontrer, qu'il vint d'un prêtre ou d'un laïque, on devrait se réjouir de l'avoir trouvé, car dans les temps graves où nous sommes il est bien nécessaire à la chrétienté de le posséder. Les hommes capables de donner un pareil conseil sont bien rares et leur nombre est bien petit : mais il en existe encore ! En vérité, n'y en eût-il qu'un seul dans tout un pays, il arriverait que ce pays entier, s'il suivait les

conseils d'un tel homme, serait préservé de toutes les calamités à venir.



Le Livre du Maître

Avant-propos

Il n'existe pas de traduction récente en langue française du *Livre du Maître* ou *Meisterbuch*¹². C'est la version traduite de l'allemand par Charles Sainte-Foi qui est proposée dans la présente publication des *Cahiers d'Orient et d'Occident*. Elle porte le titre de « Notice abrégée sur la vie du théologien sublime et illuminé Jean Tauler lequel fut converti d'une manière merveilleuse à la perfection chrétienne dans la ville de Cologne », et elle fut publiée dans l'édition parisienne des *Sermons de Jean Tauler*, en 1855¹³.

On sait que, depuis le dix-neuvième siècle, le *Livre du Maître* fut attribué tantôt à Nicolas de Bâle (hypothèse qui n'est plus soutenue désormais), tantôt au mystérieux Ami de Dieu de l'Oberland, tantôt à Rulman Merswin lui-même (1307-1382). Quant à l'identité du théologien en question, les avis sont partagés : Jean Tauler ou un autre prédicateur de son temps ? Ou bien faut-il penser que, comme l'Ami de Dieu de l'Oberland dont l'existence historique reste contestée par certains, ce « théologien sublime » est une autre fiction de Rulman Merswin ? Ce dernier qui fut pourtant le pénitent de Jean Tauler, au milieu du 14^e siècle, aurait créé de la sorte deux figures

¹² Voir en italien *Il Libro del Maestro*, Prima versione italiana integrale eseguita sull'originale tedesco del XIV secolo (Louise Gnädinger et Giovanna della Croce), Edizioni san Paolo, 1999.

¹³ *Sermons de Jean Tauler, le docteur illuminé*, traduits de l'allemand par M. Charles Sainte-Foi, tome 1, Paris, 1855.

originales : celle d'un théologien éminent (puisqu, pendant des siècles, on y reconnut Jean Tauler) et celle d'un maître spirituel aussi mystérieux qu'inspiré. Que l'on tienne pour authentique la conversion de Jean Tauler par ce maître spirituel connu sous le nom de l'Ami de Dieu de l'Oberland, ou que l'on se rallie à l'hypothèse d'une pure invention de Rulman Merswin, *Le Livre du Maître* n'en demeure pas moins un ouvrage *typique* de la spiritualité des Amis de Dieu. A ce titre, il appartient sans nul doute à ce que l'on nomme la « mystique rhénane », laquelle, selon Jean Devriendt, « s'inscrit dans un courant plus vaste, au cœur de son temps, et s'y acclimata ».

NOTICE ABRÉGÉE

SUR LA VIE

DU THÉOLOGIE SUBLINE ET ILLUMINÉ JEAN TAULER

LEQUEL FUT CONVERTI D'UNE MANIÈRE MERVEILLEUSE
A LA PERFECTION CHRÉTIENNE DANS LA VILLE DE COLOGNE.

Cette Notice renferme plusieurs instructions très-solides, et raconte d'abord comment Tauler reçut l'illumination divine, et parvint à la vie parfaite, dans laquelle, avec le secours de la grâce divine, il produisit des fruits si abondants par la prédication de la parole de Dieu, qu'on le compara avec raison à quelques-uns des plus grands docteurs de l'Église.

L'an 1346 de notre Seigneur, un docteur en théologie prêchait souvent dans une certaine ville, et attirait la foule autour de sa chaire ; de sorte que sa réputation s'étendait au loin. Un laïque, grand ami de Dieu, [le cher Ami de Dieu de l'Oberland, compagnon de notre fondateur Rulman Merswin] l'ayant appris, fut averti trois fois en songe de se rendre à la ville où demeurait ce docteur, à trente milles environ du lieu qu'il habitait lui-même. Il résolut

donc d'y aller, espérant y recevoir quelques grâces particulières de Dieu. Il assista cinq fois aux sermons de ce théologien. Cependant il vit en esprit que ce docteur, avec un naturel bon, doux et bienveillant, et une merveilleuse intelligence des saintes Lettres, était encore dans l'obscurité, et sans la lumière de la grâce divine. Touché de compassion, il alla le trouver, et lui parla ainsi : « Maître, j'ai fait plus de trente milles de chemin pour vous entendre, attiré par le bruit de votre doctrine, et voici déjà cinq fois que j'assiste à vos sermons : veuillez donc, je vous en prie, pour l'amour de Dieu, m'entendre en confession. » Il se confessa plusieurs fois à lui et reçut plusieurs fois aussi de ses mains le corps de notre Seigneur. Au bout de trois mois il alla trouver de nouveau le docteur et lui dit : « Maître, faites-nous, je vous en prie, pour Dieu, un sermon où vous nous montriez de quelle manière on peut arriver en peu de temps au plus haut degré de la perfection chrétienne, autant du moins qu'on peut l'atteindre en cette vie. – Que demandes-tu là, mon fils ? lui répondit le docteur. A quoi te servirait-il d'entendre des choses aussi sublimes ? Il me semble que tu ne pourrais les comprendre. – Maître, quand même je ne les comprendrais pas, je pourrai du moins les désirer de tous mes vœux. Vous savez comme on accourt pour vous entendre : n'y eût-il parmi cette foule qu'un seul homme qui comprit vos paroles, elles ne seraient pas perdues. – Le docteur : Mon fils, pour faire ce que tu me demandes, j'ai besoin de beaucoup de travail et d'étude. » Le laïque ne se donna point de repos jusqu'à ce que le docteur lui eût promis de faire le sermon qu'il demandait. Celui-ci, prêchant au bout de quelque temps dans un monastère, avertit après son sermon qu'il prêcherait dans trois jours dans la même église. « On m'a demandé, dit-il, un sermon où j'apprenne comment on peut arriver promptement au plus haut degré de perfection possible en cette vie. » Au bout de trois jours, une foule nombreuse se rendit dans l'église : notre laïque se hâta d'y aller dès le matin, afin de choisir une place où il pût mieux entendre.

Le docteur étant monté en chaire commença en ces termes :

« Mes chers enfants, j'ai beaucoup de choses à vous dire aujourd'hui : pour cette fois donc je n'expliquerai point l'Évangile, comme je le fais ordinairement ; je ne parlerai pas non plus beaucoup latin dans ce sermon ; cependant ce que je dirai, je le prouverai par la sainte Écriture. Mes enfants, sachez qu'il y a beaucoup d'hommes qui arrivent à comprendre clairement les choses et à les discerner d'une manière rationnelle, mais c'est à l'aide d'images et de formes qu'ils reçoivent des hommes et sans l'Écriture. Beaucoup aussi, lorsqu'ils ont connu quelque chose par l'Écriture, s'arrêtent là sans chercher à aller plus loin. Tous ces hommes sont encore loin du souverain Bien. Celui qui saurait s'élever au-dessus des contemplations et des notions de la raison, au-dessus de toutes les images et de toutes les formes, et mourir à toutes ces choses, celui-là serait plus agréable à Dieu que cent mille hommes qui ne sortent pas d'eux-mêmes et se choisissent leur genre de vie ; car Dieu ne peut venir ni agir en eux, parce que tout en eux vient de leur propre volonté, et qu'ils sont pleins de complaisance pour eux-mêmes, pour leur science et leurs images. Il n'en est pas ainsi de ceux qui, s'élevant au-dessus de toutes ces choses, s'abandonnent à Dieu en mourant à eux-mêmes, s'attachent à lui en dehors de toutes les formes de leur imagination, se dégagent d'eux-mêmes et de leur propre raison par l'humilité et des efforts persévérants ; car, comme dit saint Denis, la lumière de la foi veut que l'homme se mette au-dessus de sa propre raison. En ceux-ci, mes enfants, Dieu trouve son repos, et un lieu où il peut demeurer et opérer quand il lui plaît. Lorsqu'il ne voit en eux aucun obstacle, il y fait ses œuvres à lui, et les attire non-seulement à soi, mais en soi : ces hommes sont rares : leur vie est cachée et inconnue, excepté d'un très-petit nombre qui vivent comme eux. On ne peut arriver à cette perfection que par une humilité profonde, une intelligence pure, et une raison dont rien ne trouble la clarté. Plusieurs docteurs

célèbres, plusieurs prêtres sont tombés, semblables à ces esprits angéliques, à ces pures intelligences qui ont perdu pour toujours la vérité éternelle pour s'être arrêtées avec complaisance en elles-mêmes. La même chose arrive encore aujourd'hui pour tous ceux qui se complaisent en leur propre raison, et qui veulent s'égaliser à Dieu en s'attachant à leur volonté. Il est donc nécessaire de savoir quels sont les hommes vraiment justes, illuminés et contemplatifs. Vingt-quatre conditions sont nécessaires pour cela, et je veux vous les expliquer d'après l'Écriture.

« La première nous est enseignée par le Maître de tous les docteurs, par celui qui est la sagesse même, notre Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il nous dit : « Le signe auquel on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, c'est si vous vous aimez les uns les autres comme je vous ai aimés. » C'est comme s'il disait : « La science, la sagesse, une haute intelligence, tout cela n'est rien, si vous n'êtes charitables et fidèles. » On rapporte que Balaam connaissait les choses que Dieu devait faire ou révéler dans l'avenir ; mais tout cela ne lui servit de rien, puisqu'il ne s'attacha point avec amour et fidélité à la vérité qu'il connaissait. – 2° Un homme vraiment illuminé doit être vide de soi-même ; et loin de croire qu'il est arrivé à ce point, il doit lui sembler au contraire qu'il a encore beaucoup à faire pour y atteindre, et qu'il lui faut renoncer à toute chose. – 3° Il doit s'abandonner entièrement à Dieu ; de sorte que Dieu puisse faire ses œuvres en lui ; et loin de se croire aussi résigné, il doit se regarder comme incapable de le devenir. – 4° Il doit sortir de soi-même dans toutes les choses du temps ou de l'éternité où il peut se chercher et se trouver soi-même : c'est ainsi qu'il fera des progrès dans la perfection. – 5° Il ne doit se rechercher en aucune sorte ni en aucune créature, ni sur la terre ni dans le ciel. – 6° Il ne doit jamais perdre de vue ce que Dieu demande de lui, et il doit le faire avec le secours de Dieu sans en tirer vanité. – 7° Il doit remettre chaque jour sans relâche sa volonté dans la volonté divine, et ne rien

vouloir que ce que Dieu veut. – 8° Il doit s'affermir tellement en Dieu, dans sa force et dans son amour, que Dieu ne puisse rien opérer en lui sans lui, et qu'il ne puisse rien faire lui-même sans Dieu. – 9° Il doit avoir Dieu présent dans toutes ses œuvres, dans tous les temps et dans tous les lieux, dans la douceur et dans l'amertume, comme il plaît à Dieu. – 10° Il ne doit rien recevoir d'aucune créature, ni plaisir, ni déplaisir, mais prendre tout comme venant de Dieu, quoique Dieu agisse souvent par le moyen des créatures. – 11° Il ne doit se laisser surprendre par aucun désir ni par aucun goût de la créature sans une nécessité véritable. – 12° Il ne doit se laisser séparer de la vérité par aucune contradiction ni par aucune adversité, mais il doit lui rester toujours entièrement attaché. – 13° Il ne doit point se laisser tromper par l'éclat ni par la fausse lumière des créatures ; mais il doit prendre bonnement et simplement toutes les choses pour ce qu'elles sont, et les tourner à son bien spirituel, à son amélioration, au lieu d'y trouver une occasion de scandale ; car c'est un signe certain de la présence du Saint-Esprit. – 14° Il doit être toujours armé de toutes les vertus, et prêt à combattre contre tous les vices, de sorte que dans toutes les luttes il remporte la victoire. – 15° Il doit connaître et contempler la vérité avec simplicité, comme elle est en elle-même, comme Dieu le veut et autant que la chose est possible à l'homme ; et quand il l'a connue, il doit y conformer sa vie et ses actions. – 16° Peu de paroles et beaucoup de vie intérieure. – 17° Il doit être juste et parfait, mais sans le croire. – 18° Sa vie doit être sincère, c'est-à-dire qu'il doit prêcher aux autres plus par sa vie que par ses paroles. – 19° Il doit chercher avant tout la gloire de Dieu, sans avoir d'autre intention. – 20° Il doit se laisser réprimander, et céder quand il dispute avec quelqu'un, pourvu que la chose ne regarde que lui, et que la gloire de Dieu n'y soit point engagée. – 21° Il doit ne désirer et chercher en quoi que ce soit aucun avantage ; et se regarder comme indigne de la moindre chose. – 22° Il doit se tenir pour l'homme le plus médiocre et le plus inutile

qui soit au monde ; mais il doit avoir avec cela une foi vive, ne tenir aucun compte de sa science ni de ses œuvres naturelles, et s'humilier au-dessous de tous les hommes : car l'auteur de toute vérité n'opère en l'homme aucune œuvre surnaturelle, s'il ne le trouve foncièrement humble, et s'il ne le prévient de sa grâce, comme il fit pour saint Paul. Mais ! hélas il me semble que cette disposition est bien rare de nos jours. – 23° Il doit prendre la vie et la doctrine de notre Seigneur Jésus-Christ pour modèle de sa vie, de ses paroles et de ses actions ; avoir sans cesse les yeux sur elle comme sur un miroir, et écarter autant qu'il le peut tout ce qui n'est pas conforme à ce divin modèle. – 24° Il doit se regarder comme un homme de peu de chose, qui commence à marcher dans la voie de la perfection ; et si beaucoup le méprisent à cause de cela, que leur mépris lui soit plus cher que la faveur du monde entier. – Tels sont, mes enfants, les signes d'un fond bien pur, enseigné et éclairé par la vérité ; et si quelqu'un n'a pas ces signes, quelque raisonnable qu'il soit d'ailleurs, il ne mérite ni sa propre estime ni celle des autres. Que la vérité éternelle, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, fasse de nous de vrais modèles d'humilité. Amen. »

[À suivre]

Jacob Böfme

Il me raconta lui-même, que pendant qu'il était en apprentissage, son maître et sa maîtresse étant absents pour le moment, un étranger vêtu très simplement, mais ayant une belle figure et un aspect vénérable, entra dans la boutique, et prenant une paire de souliers, demanda à l'acheter. Mais

il n'osa pas les vendre ; l'étranger insistant, il les lui fit un prix excessif, espérant par là se mettre à l'abri de tout reproche de la part de son maître, ou dégoûter l'acheteur. Celui-ci donna le prix demandé, prit les souliers, et sortit. Il s'arrêta à quelques pas de la maison, et là d'une voix haute et ferme, il dit : *Jacob, Jacob, viens ici*. Le jeune homme fut d'abord surpris et effrayé d'entendre cet étranger qui lui était tout à fait inconnu l'appeler ainsi par son nom de baptême ; mais s'étant remis, il alla à lui. L'étranger, d'un air sérieux mais amical, porta les yeux sur les siens, les fixa avec un regard étincelant de feu, le prit par la main droite, et lui dit : *Jacob, tu es peu de chose, mais tu seras grand, et tu deviendras un autre homme, tellement que tu seras pour le monde un objet d'étonnement. C'est pourquoi sois pieux, crains Dieu, et révere Sa parole ; surtout lis soigneusement les Ecritures saintes, dans lesquelles tu trouveras des consolations et des instructions, car tu auras beaucoup à souffrir, tu auras à supporter la pauvreté, la misère et des persécutions ; mais sois courageux et persévérant, car Dieu t'aime et t'est propice*. Sur cela l'étranger lui serra la main, le fixa encore avec des yeux perçants, et s'en alla, sans qu'il y ait d'indices qu'ils se soient jamais revus. Jacob Bøhme ne fut pas peu étonné et de cette prédiction et de cette exhortation. La physionomie de cet inconnu lui planait toujours devant les yeux. Depuis ce temps-là Jacob devint plus austère et plus attentif dans toutes ses actions...¹⁴

¹⁴ *De la vie et de la mort de Jacob Bøhme*, par Abraham von Frankenberg, 1651.



Lettre du jeudi 19 novembre 1620,
huit jours après la Saint-Martin.

[...]

2. Christ dit : « Je suis le cep, vous êtes les sarments. Qui demeure en moi, porte beaucoup de fruits ; car, hors de moi, vous ne pouvez rien faire », et : « Si vous demeurez en moi, et si mes paroles demeurent en vous, vous porterez beaucoup de fruits » (Jean, 15, 5-7).

3. Voilà tout entier le fondement, l'unique racine qui conduit à la fontaine de laquelle coule l'intelligence divine, et il n'est pas d'autre fondement qui conduise à la connaissance vraie et droite dans la Sagesse de Dieu. Point besoin d'une autre recherche, d'une autre étude ni d'une autre spéculation : chaque esprit ne sonde que sa propre profondeur, et ce dans lequel il s'enflamme. Certes, c'est dans son enflammement [*sic*] qu'il sonde. Mais il ne trouve que le modèle,

un modèle qui ressemble à une ombre ou à un songe. Il ne peut contempler l'être, car, pour ce faire, il lui faut être dans l'être, et l'être doit être en lui, afin qu'il en soit capable et afin qu'il voie lui-même l'être.

4. Or, si ceci se réalise, à savoir, si nous mourons en Adam à l'essence divine, devenant tels des aveugles, tels des étrangers, nous perdons tout pouvoir propre ; notre entendement ignore tout de Dieu : il ne connaît que l'histoire, celle de l'existence de Dieu, car sa puissance, nous ne la sentons pas (et sa lumière, nous ne la voyons pas), à moins que nous ne rebroussions chemin, à moins que nous ne devenions comme des enfants ignorants qui se laissent soigner et diriger. De même qu'un enfant suit sa mère et se languit d'elle, pour qu'elle le nourrisse et pour qu'elle l'élève, de même l'entendement extérieur doit être entièrement aveuglé, abattu, et étouffé, le désir doit se précipiter dans la grâce et dans l'amour de Dieu, sans prêter attention à la contre-attaque que lance ledit entendement extérieur, qui dit : « Ce n'est pas vrai. Dieu est lointain. Tu dois l'inventer, sonder sa volonté, le mode de sa révélation. C'est ainsi, et pas autrement, qu'il veut être connu. »

5. Les voilà les directives de l'entendement extérieur, astral, de celui qui gouverne le monde entier à l'exception d'une toute petite cohorte, celle des enfants de Dieu. Christ a dit : « Restez en moi ! Sans moi, vous ne pouvez rien faire, rien savoir de Dieu, rien sonder de vrai ; celui qui vient à moi, je ne le rejeterai pas. En moi, vous porterez beaucoup de fruits. » Or, chaque rameau pousse sur son arbre ; de cet arbre, il a la sève, la puissance et la propriété ; c'est selon cette propriété qu'il fructifie.

6. Donc, chaque homme qui désire être instruit de Dieu et qui veut une connaissance divine, doit être en cet arbre sur lequel Dieu nous a greffés pour la nouvelle naissance. Il doit de cet arbre posséder et la sève et la puissance, autrement ses fruits seront étrangers et sauvages, et ils ne posséderont pas la saveur de l'arbre de qualité. Nous devons devenir tel l'enfant qui ne comprend rien, qui ne connaît que sa mère dont il se

languit. Il nous faut boire le lait nouveau de l'incarnation de Christ, afin de participer et de sa chair et de son esprit. La puissance et la sève qui sont siennes doivent devenir nôtres. Nous devons devenir des enfants de Dieu qui mangent et qui boivent divinement.

7. Nicodème dit : « Comment un homme peut-il naître, une fois qu'il est vieux ? » (Jean, 3, 4). Oui, cher Nicodème, et cher entendement extérieur et terrestre, comment Adam, qui était cependant une image parfaite de Dieu, put-il se corrompre dans sa perfection et devenir terrestre ? Le moyen ne fut-il pas l'imagination, lorsqu'Adam introduisit son aspiration et son envie dans le règne extérieur, étoilé, élémentaire et terrestre ? C'est alors qu'il fut aussitôt engrossé par son désir, par son envie, par son imagination, et qu'il devint terrestre. Voilà ce qui provoqua sa chute dans le sommeil de la magie extérieure.

8. Il en va cependant également ainsi pour la régénération. C'est par l'imagination et par un désir sérieux que nous serons de nouveau engrossés dans la déité et que nous recevrons le corps nouveau dans le corps ancien. Le nouveau en effet ne se mêle pas avec l'ancien. De même que l'or, dans la pierre brute, diffère totalement de cette pierre, de même que son esprit et sa teinture diffèrent de ce matériau brut de la pierre, de même l'homme nouveau est dans l'ancien. La pierre brute ignore tout de l'or, de même que l'Adam terrestre ne sait rien non plus de l'Adam divin, de l'Adam céleste.

9. Voilà pourquoi le combat est dans l'homme, voilà pourquoi l'homme est en dissension avec lui-même. L'Adam terrestre veut voir, sentir et goûter, mais ce qu'il reçoit de l'homme intérieur, ce n'est qu'un rayon, qu'un modèle. De temps en temps, il goûte bien quelque chose, mais point selon l'essence. De même la lumière du soleil engloutit la triste obscurité ; quand elle brille, tout se passe comme si celle-ci n'était plus là. Mais en vérité, l'obscurité demeure cachée dans la lumière, ce qui se manifeste lorsque la lumière du soleil s'éclipse.

10. Ainsi le nouvel homme engloutit dans la puissance divine l'homme ancien, au point

que ce dernier pense avoir saisi la déité. Mais, dans son essence, il n'en est pas capable. C'est l'Esprit de Dieu qui traverse l'ancien en jaillissant du nouveau. Mais lorsqu'il rentre dans son Mystère, l'homme ancien ne sait plus ce qui lui est arrivé. Il cherche les voies qui mènent à Dieu, il sonde le projet et la volonté de Dieu et il ne trouve que frivolité et opinions diverses. Alors il s'agit pour défendre sa propre opinion, sans savoir ce qu'il fait et sans trouver la racine. C'est qu'il n'en est ni capable ni digne, ce que confirme sa nature mortelle et corruptible.

11. Le nouvel homme au contraire qui s'origine dans une volonté et dans un projet sérieux par le moyen de l'imagination, demeure dans le repos de Christ, dans l'arbre que Dieu le Père planta dans l'âme humaine au terme du second mouvement qui anima son cœur, entendons par la naissance et l'incarnation de son Fils. Cet homme se dresse et il verdoie dans la vie de Dieu. Il croît dans la puissance et dans la sève de la Sagesse de Dieu dans le corps de Dieu (ou bien : dans l'essence de Dieu dans l'amour de Dieu). Il reçoit la connaissance et la science divines, non pas avec la mesure de la volonté extérieure, avec la mesure de ce que veut savoir l'homme extérieur, mais avec la mesure du ciel intérieur.

12. Ce ciel intérieur, il enflamme le ciel extérieur de telle sorte que l'intelligence peut saisir et comprendre ce qui est extérieur. En effet, par le monde extérieur, Dieu Esprit et Dieu être se sont manifestés dans la ressemblance, afin que l'Esprit ne contemplât pas seulement dans l'être, mais afin que la créature également contemplât et connût une représentation figurée de l'être de Dieu. Aucune créature en effet ne peut contempler l'être de Dieu en dehors d'elle-même.

13. L'Esprit contemple Dieu dans l'être et dans l'éclat de sa Majesté, et cela en soi et dans la ressemblance. Dieu est en effet l'Esprit de tous les êtres [célestes]. Quand nous voyons la créature divine, ce que nous voyons, c'est une image jaillie de l'être de Dieu. Et quand nous voyons la volonté et

l'action de celle-ci, c'est la volonté et l'action de Dieu que nous voyons.

14. Ainsi l'homme nouveau est généré de Dieu. Il veut et il fait ce que Dieu veut et ce que Dieu fait, entendons la volonté et l'action de Dieu. Son savoir est le savoir de Dieu, car nous ne savons rien sans l'Esprit de Dieu. L'extérieur ne peut contempler l'intérieur. Mais si l'intérieur attire à soi l'extérieur par un regard, l'extérieur saisit ce miroir de l'intérieur ; et ce pour signifier que le monde extérieur s'origine dans le monde intérieur, que nos œuvres doivent suivre dans le Mystère et que, lors de la séparation qu'établira le Jugement de Dieu par le feu du principe, ces œuvres seront transposées dans l'éternité. A cette fin, Dieu a créé les anges et les hommes, pour qu'ils fussent les témoins de son action merveilleuse dont voici le but : qu'apparût la Sagesse de la puissance divine, que Dieu se contemplât dans les images des créatures, et qu'il goûtât en lui-même sa joie, par la créature issue de sa Sagesse.

15. Aussi, correspondant et frère aimé, ne m'en veuillez pas si les propos que je vous adresse sont si acérés. Vous vous plaignez de ne pouvoir étreindre et contenir totalement le Mystère divin, et vous annoncez par ailleurs que, souvent, vous en obtenez un regard, et aussi que vous avez des difficultés à comprendre mes écrits.

16. Après en avoir obtenu de Dieu le pouvoir, je veux vous exposer quelle est la nature de cette intimité qui est la vôtre et que vous ne pouvez vous-même comprendre actuellement.

17. Vous pensez et vous aimeriez conserver cette connaissance dans une compréhension permanente. Mais cette volonté appartient au monde extérieur. Elle aimerait être capable de la déité et être débarrassée de la vanité, ce qui est impossible. L'Esprit du monde en effet doit toujours se trouver dans une permanente angoisse et dans une permanente recherche, car, dans cette recherche, il trouve les merveilles de sa magie, entendons le modèle du monde intérieur.

18. Dieu en effet n'est pas animé d'un perpétuel mouvement. C'est l'aspiration,

c'est l'anxiété de la créature qui meuvent le Mystère et qui permettent que soit cherchée et trouvée l'image de la Sagesse divine. Aussi Christ vous enjoint-il de chercher, de frapper à la porte, de donner dans notre recherche la perle ou le joyau. Le monde extérieur appartient lui aussi à Dieu et il naît de Dieu. Et l'homme a été créé dans le monde extérieur, afin qu'il introduisît la figure extérieure dans le monde intérieur, afin qu'il menât la fin dans le commencement.

19. Plus l'homme aspire à Dieu, gémit, s'efforce d'atteindre Dieu, plus il quitte la fin pour retrouver le commencement, et cela non seulement pour la merveille de Dieu, mais aussi pour sa propre édification. Le rameau de l'arbre en effet a toujours soif de la puissance et de la sève de l'arbre ; il s'angoisse pour trouver l'arbre qu'il attire en lui. Mais c'est lui aussi qui, dans cette attirance, s'élève au point de devenir une grande branche dans l'arbre. Ainsi la recherche angoisseuse dans le Mystère humain prend de force le Royaume des cieux, dont Christ dit : « Le Royaume des Cieux souffre la violence, et des violents le prennent de force.

20. Une essence qui n'attire pas à soi ne peut élever un corps, elle provoque sa propre mort par inanition. De même, le feu de la bougie attire à soi la graisse, il l'absorbe en soi pour, ensuite, donner la lumière qui brille.

21. Il en va de même pour l'homme : par sa première essence [divine], il est enfermé dans les ténèbres de la mort, que Dieu a ouvertes à nouveau pour l'âme en Christ. Or, cette pauvre âme prisonnière, elle est ce même feu magique qui attire de nouveau à soi, de l'incarnation du Christ, cette même essence, ouverte. Elle mange donc l'être de Dieu, elle l'absorbe, puis, après cette ingestion ou consommation, elle donne un corps de lumière, qui est semblable à la déité et qui est capable d'elle. Ainsi la pauvre âme est habillée d'un corps de lumière, comme le feu dans la bougie, et c'est dans ce corps de lumière qu'elle trouve le repos. Mais dans les ténèbres de ce monde, elle ne possède que l'angoisse.

22. Or, parce que l'âme a revêtu avec Adam l'image terrestre, il faut bien qu'elle la supporte, de même que le feu de la bougie doit se nourrir de la ténébreuse bougie. Cette épreuve serait inutile, si l'âme était restée avec Adam dans l'être de Dieu, et si elle n'avait pas revêtu l'image terrestre. Elle la supporte par devoir, comme dit saint Paul : « Ne savez-vous pas, qu'en vous offrant à quelqu'un comme esclaves pour obéir, vous devenez les esclaves du maître à qui vous obéissez, soit du péché pour la mort, soit de l'obéissance pour la justice ? » (Rom., 6, 16).

23. Si l'âme a revêtu l'image terrestre, qui n'opère qu'un fruit de mort et si elle s'est offerte au péché comme esclave, alors elle est réellement l'esclave de la mort et du péché. Mais pourquoi convoitait-elle la domination d'un maître étranger ? Si, demeurant enfant, elle n'avait pas convoité à la fois le bien et le mal de l'arbre de la connaissance, elle n'aurait pas eu à supporter un double règne. Mais parce qu'elle voulut ressembler à Dieu dans l'amour et dans la colère, selon les deux principes de l'Éternité, elle supporte désormais cette double image et ce double pouvoir, et jusqu'au jour de la séparation, elle endurera l'ardeur ignée.

24. C'est cela, porter la croix. Dans son état premier en effet, le feu magique est la cause d'une génération qui est, dans l'embrasement, une crucifixion : les formes de la nature s'écrasent mutuellement, elles sont dans une dissension réciproque, la douceur contre l'aigreur, l'astrience contre l'amertume, et le feu contre tous.

25. Si l'âme avait laissé s'imposer le corps de lumière, si elle n'avait pas imaginé dans le règne extérieur du monde, dans l'esprit du grand monde, dans les étoiles et dans les éléments, si elle ne s'était pas abandonnée à la convoitise du fruit terrestre, le courroux en elle se serait trouvé comme englouti, et il n'aurait pas pris la direction. Mais parce que l'âme est sortie de la douceur de la lumière, et de l'amour de Dieu, elle éprouve désormais le courroux de la nature éternelle.

26. Il lui faut donc reprendre la bataille qui mène à la lumière, qui lui permet d'atteindre la lumière. C'est la raison pour laquelle la vie

humaine connaît une telle angoisse, une recherche angoissée, une constante abstinence. Elle ne cesse de désirer le repos divin, mais elle est retenue par le courroux de la nature.

27. Plus la vie désire échapper à ce courroux, plus acharné est le combat qu'elle mène, attisé encore en son propre nid par ce que le diable pour sa part introduit, par son imagination venimeuse, par les fantasmes que sa magie introduit. Sans cesse il offre à la pauvre âme l'image magique du serpent venimeux, afin qu'elle y porte son imagination et afin qu'elle s'embrace dans ce venin. Événement quotidien : le feu de l'âme devient un feu sulfureux pernicieux, qui brûle comme le venin.

28. Mais si l'âme abandonne l'image du serpent née du diable, si elle rejette cet arbre terrestre et pernicieux, entendons, l'orgueil, l'avarice, l'envie, la colère, la fausseté, si elle résiste à la convoitise qui l'attire vers lui, si, dans cette figure, elle fait comme si elle était morte et ignorante, si elle écarte l'envie mauvaise et si elle n'a qu'un désir, l'amour de Dieu, si elle s'abandonne à Dieu, dans l'obéissance, dans sa volonté et dans son agir pour être sa volonté et son agir, voici que la lumière divine se met à briller en elle. Voici qu'elle reçoit un œil dont la vision droite lui permet de voir sa propre forme naturelle avant qu'elle n'accède à une humilité toute de sottise ! Elle ne veut ni ne désire rien, elle se précipite au contraire dans le sein de sa mère comme un jeune garçon qui ne désire que sa mère et qui n'aspire qu'à elle. Elle ne prête attention ni à l'art ni à l'intelligence ni à la quantité du savoir. Malgré son grand savoir, elle n'en tire aucune fierté, elle laisse l'esprit de sa mère être en elle son savoir, la volonté et l'agir.

29. Ma connaissance me permet de dire ceci : que le diable ne cesse de lancer ses attaques, dans la puissance de la colère divine, contre les racines de ce noble rameau de l'âme, entendons, contre les formes qui animent la vie ignée du premier principe ; qu'il n'a qu'un seul désir : corrompre ce noble rameau ; qu'il ne cesse de lancer les rayons pernicieux de son venin dans le feu

magique de l'âme, ajoutant des envies et des pensées pernicieuses ; qu'il alimente le feu de l'âme avec un matériau étranger, afin d'empêcher celui-ci de parvenir à la lumière qui brille ; qu'il étouffe et qu'il défend, afin que son règne demeure ignoré. C'est contre cela qu'il se défend, le noble rameau, lui qui refuse le tourment du ténébreux courroux. Il grandit, il continue de verdoyer, comme un arbre dans une terre sauvage ; le diable, lui, redouble ses coups.

30. Telle est la cause, cher correspondant et ami, de ce combat qui se déroule dans l'homme. Telle est aussi la raison pour laquelle, parfois, comme dans un miroir, il voit la lumière divine, pour laquelle, quelquefois, il parvient à un regard parfait. Tout le temps en effet que le rameau de l'âme est en mesure de se défendre du venin diabolique, il possède la lumière qui brille. Quand alors le feu magique de l'âme reçoit l'essence divine, entendons, le corps de Dieu, la chair du Christ, en un instant, l'Esprit saint, tel un triomphe, s'élève et s'épanche dans l'âme, de même qu'il s'épanche de Dieu le Père par le Verbe ou par la bouche du Fils, c'est-à-dire du cœur du saint ternaire, de l'être divin. Il s'épanche donc de l'être du noble rameau de lys qui croît et qui sort du feu de l'âme. Là est la vraie image de Dieu, là est l'esprit régénéré de l'âme, l'esprit-volonté de Dieu, le char nuptial de l'Esprit saint qui le mène dans le ternaire sacré, dans le monde angélique. Grâce à ce rameau, grâce à cette image dont nous avons parlé, nous sommes en Christ, hors de ce monde, dans le monde angélique, dont le vieil Adam ignore tout, lui qui ignore même, comme la pierre brute ignore l'or, l'or qui cependant croît.¹⁵

[A suivre]

¹⁵ Cette lettre, dont l'intérêt doctrinal est évident, a été publiée une première fois dans *Les Épîtres théosophiques* de Jacob Böhme, dans la traduction de Bernard Gorceix, Édition du Rocher, Monaco, 1980, sous le titre : *La onzième épître, au sieur Paul Kaym, le jeudi 19 novembre 1620, huit jours après la Saint-Martin.*

SOUVENIRS D'ORIENT (1866 - 1869)

LES DERVICHES



François-Marie Rosset, 1790¹⁶

A l'origine de chaque religion, deux tendances se manifestent ; l'une s'attache à la *lettre qui tue* et dégénère en formalisme et en hypocrisie, ce sont les pharisiens de toutes les religions ; la conquête du ciel est pour eux facile, puisqu'elle s'obtient par la simple récitation de quelques formules et par l'accomplissement de certaines pratiques extérieures ; la vie spirituelle, la vie intérieure n'est comptée pour rien ou ne compte que

pour peu de chose. C'est l'histoire du bigotisme. L'autre tendance, au contraire, s'attache à *l'esprit qui vivifie* ; dédaignant plus ou moins, suivant les temps, les lieux et les circonstances, les formes et pratiques matérielles, elle fait consister la religion dans une aspiration continuelle vers l'idéal, dans une lutte constante contre les mauvais instincts de la nature humaine, dans l'accomplissement des deux grands commandements : l'amour de Dieu et du prochain.

Ces deux tendances se manifestèrent dans l'islamisme dès son origine ; le khalife Ali, qui fonda le premier ordre monastique, faisait assez peu de cas des pratiques extérieures du culte et s'attachait de préférence à l'esprit de la religion. Après lui, d'autres ordres se fondèrent, ne différant que sur quelques points dogmatiques insignifiants, mais beaucoup sur les formes symboliques dont ils revêtaient leurs idées ; puis le temps agit aussi sur eux ; la routine s'y introduisit, la forme resta et l'esprit s'envola. Aujourd'hui il n'y a plus que deux ou trois ordres de derviches qui aient conservé un grand crédit.

Les *derviches* sont des moines turcs, d'une probité éprouvée, fort hérétiques, presque toujours considérés comme saints par le peuple qui va contempler des miracles sur leurs tombeaux, se mariant s'il leur plaît, et célébrant les exercices particuliers de leur ordre dans des *tekkès* ou couvents. Le mot *derviche* est persan et signifie *pauvre* (de *der*, porte, et *vich*, étendu ; qui est étendu sur la porte) ; le peuple, qui admire leur désintéressement, les accompagne de ses bénédictions sous le nom de *fakyr*s (pauvres) ou de santons. Le couvent ne leur donnant pas l'habillement et la mendicité leur étant interdite (sauf aux derviches Bektachis), ils exercent un petit métier qui leur permet de gagner quelque chose ; la plupart habitent dans des couvents richement dotés par les pieux musulmans, mais ceux d'entre eux qui sont mariés sont externes ; malgré cela, ils doivent, chaque semaine, venir passer deux nuits au tekké. Ils portent ou ne portent pas la barbe, à leur gré ; ils ne dédaignent pas

¹⁶ Source gallica.bnf.fr.

d'aller fumer leur tchibouk dans les cafés, les cafés turcs, bien entendu.

Leur physionomie est intéressante à étudier ; ils n'ont pas la corpulence, les joues rosées, le teint fleuri, le sourire heureux et béat des pensionnaires de nos couvents ; ils n'ont rien en eux qui rappelle nos gros bons moines bourrus d'Occident ; les pratiques austères de leurs exercices et les macérations rigoureuses qu'ils s'imposent ont décharné leur corps ; à côté d'un petit nombre de figures les plus belles et les plus majestueuses qu'il soit possible de voir, vous en trouvez une multitude d'autres qui sont les plus nulles et les plus insignifiantes du monde, et dont ni l'expression ni la barbe ne trahissent le sexe. Ailleurs, on peut être vraiment laid, mais c'est toujours une figure à expression, visiblement d'homme ou de femme ; tandis que ceux dont je parle ont la figure pâle et sans couleur, le menton sans barbe, les yeux éteints, le regard amorti ; on dirait d'un homme énervé ; ce sont des figures sans vie et sur lesquelles il est impossible de lire, comme sur les nôtres, l'empreinte des sentiments ou des passions.

Aussi loin que nous pouvons remonter dans l'histoire des Ottomans, nous trouvons des derviches et des santons. Toujours vénérés du peuple, ils suivaient, au temps de la conquête, les armées dans leurs expéditions pour prêter à leurs armes le secours de leurs prières. Quand Orkan eut fait la conquête de la Bithynie (1353), de nombreux derviches s'établirent sur les flancs de l'Olympe et aux environs de Brousse : *Genikli baba* (père des cerfs), fameux par ses contemplations mystiques et son goût pour la vie des forêts, *Abthal-Murad* qui, dans toutes les batailles, avait fait des prodiges de valeur avec un sabre de bois ; bien d'autres encore allèrent bâtir leur cellule dans ces vallées ravissantes que tant de poètes ont chantées.

Non-seulement les derviches n'ont pas la pruderie des moines occidentaux et ne fuient pas la société, mais encore ils prennent part aux amusements publics. En 1582, on célébra à Constantinople des fêtes qui durèrent cinquante-cinq jours. Il y eut là,

pour amuser le peuple, des jeux, des luttes, des comédies, des pantomimes, des danses, des feux d'artifice, des prestidigitateurs, etc. ; « des derviches mêlèrent à ces jeux leurs exercices accoutumés ; les uns tournaient avec une incroyable rapidité ; d'autres avalaient des couteaux, tenaient entre leurs dents des fers rougis au feu, sautaient par-dessus des lames de sabre plantées en terre ou s'asseyaient sans crainte dans des tonneaux remplis de serpents. »

Les différents ordres religieux qui se sont successivement fondés dans l'islamisme ont toujours rencontré une violente opposition ; le peuple, les ulémas surtout, les taxent d'hérétiques ; et, en effet, ils font peu de cas des pratiques du *sunnisme* (orthodoxie, les Ottomans) et se rapprochent par leurs idées des doctrines du *chiisme* (hérésie, les Persans) pour lequel Ali est le grand khalife. En outre, leurs exercices se font au son des flûtes, et les sunnites blâment leurs danses et leurs chants ; la haine de ces derniers est telle qu'en 1651 ils voulurent faire mettre à mort le grand mufti Béhaï, protecteur des derviches ; il ne fut qu'exilé ; en 1656, ces mêmes sunnites, toujours pénétrés des sentiments du plus pur fanatisme, se rassemblèrent dans la mosquée Mohammédiè et décidèrent une Saint-Barthélemy des derviches ; mais ils échouèrent, et les principaux meneurs de ce mouvement portèrent la tête à l'échafaud.

Mais la grande hérésie reprochée aux derviches est une hérésie philosophico-religieuse empruntée au soufisme et venue de l'Inde. Les sunnites comme les chiites sont déistes : Dieu a sa personnalité ; l'homme a aussi la sienne, non-seulement vis-à-vis de son semblable et du reste des créatures, mais encore vis-à-vis de l'infini dans lequel il ne saurait se perdre et s'anéantir ; l'infini l'englobe mais ne l'absorbe pas. Les derviches, au contraire, sont *panthéistes* : Dieu est tout ; il est l'infini, et à côté ou en dehors de l'infini, il ne saurait y avoir place pour un autre être, car l'existence de ce second être serait la négation du premier. Ce que l'homme appelle la création c'est la divinité sortant pour ainsi dire d'elle-

même et s'épandant en dehors d'elle, et semblables à des rayons, tous les êtres de la nature, conscients ou non, n'ont qu'une individualité passagère et rentrent dans l'éternel foyer d'où ils ressortiront un jour sous une autre forme ou dans une autre direction ; dans la sphère du contingent, rien n'est stable, tout est mutation ; le temps, l'espace, la vie, les êtres, tout coule, fuit sans bruit et disparaît pour revenir cent et cent fois à sa première source et se replonger dans l'océan des âges et l'abîme des éternités.

Mais, dans ce système, qu'est donc l'homme pour le derviche ? – L'homme, c'est la vague issue de l'Océan qui fait subir au grand tout une modification locale et passagère et disparaît pour jamais ; c'est la goutte de pluie qui tombe au sein des mers, s'y perd et s'y confond ; c'est le rayon de soleil qui s'éteint sans laisser de trace comme s'il n'avait jamais existé.

Comme on le voit, le panthéisme des derviches est absolument identique à celui de l'Inde ; tous les deux aspirent au *nirvana*, au néant éternel comme bonheur suprême, à l'absorption finale et complète dans le grand tout, à cet état calme et serein de béatitude inconsciente où, après avoir parcouru toute la chaîne des êtres et épuisé toute la série des changements cosmiques, l'homme revient à son état primitif de matière première et retombe dans le non-être de soi. Cet état, chacun peut y atteindre et y arriver, soit plus tôt, soit plus tard, suivant qu'il se sera débarrassé de plus ou moins de passions, car ce sont les passions qui constituent notre personnalité éphémère, et notre perfection augmente à mesure que nous cessons d'être *nous*.

Un pareil système, avec le néant pour origine et pour but, est trop loin de répondre aux besoins de notre nature pour pouvoir exister autrement qu'à l'état de tendance générale ; les contradictions surgissent à chaque pas et avec elles les sectes et les dissidences. C'est ce qui est arrivé aux derviches. Comme les gnostiques, comme les néo-platoniciens, comme les philosophes de tous les pays, ceux qui nous ont précédés comme ceux qui viendront après nous, ils se

sont posé, eux aussi, l'éternelle question de l'origine du mal et celle de son remède. Les uns, partant de l'idée qu'il n'y a qu'un seul être et que les créatures ne sont que des modifications de cet être, ont nié l'existence du mal ; ils ont dit que Dieu étant partout dans son œuvre, que tous les phénomènes physiques, intellectuels et moraux que nous subissons n'étant que des modifications de sa nature, on ne saurait faire un choix parmi les êtres, les actes ou les intentions ; leur valeur est absolument la même et le mal n'est qu'un nom. Voilà ce qu'on peut appeler vraiment s'embrouiller avec la logique, s'étourdir avec des paroles.

Les autres, au contraire, n'ont pas nié le mal ; ils l'ont même bien affirmé, et l'étude de toute leur vie a été consacrée à chercher un remède et à trouver le salut. Avec eux nous retombons dans les rêveries gnostiques des premiers siècles de l'ère chrétienne : constatant en eux-mêmes la lutte éternelle de deux principes dont l'un aspire sans cesse à s'envoler vers les régions du bien, tandis que l'autre le maintient sous l'empire du mal, ils ont dit que le mal c'était la matière, l'union fâcheuse et momentanée du corps et de l'âme ; abandonnée à elle-même et libre de toute chaîne, l'âme s'envolerait vers Dieu, le verrait face à face et s'identifierait avec lui ; mais elle n'est pas libre de déployer ses ailes ; sa demeure est une prison ; un voile épais dont elle est couverte l'empêche de contempler dans sa splendeur le foyer éternel et divin dont elle est émanée. Cette prison, il faut la détruire, ce voile épais, il faut le lever ou le rompre, voilà le remède, voilà le salut ; et le moyen qui s'est présenté tout naturellement à l'esprit de ceux qui ont professé des doctrines de cette nature, c'est l'usage des macérations, c'est la contrition du corps, ce sont les mauvais traitements infligés à la *bête* ; l'âme, subissant alors moins fortement les étreintes du corps, prend le dessus et s'élève à l'extase et à la contemplation ; encore un pas, elle rentrera dans le sein de Dieu.

Les conséquences pratiques de ces dogmes ne tardèrent pas à se manifester. Du moment que, dès cette vie, l'homme peut

s'élever à Dieu et s'absorber en lui, il n'a plus besoin du culte extérieur qui ne serait plus qu'un culte qu'il se rendrait à lui-même ; la religion est bonne, c'est vrai, mais seulement pour le vulgaire ; elle est le frein qui retient les hommes loin du vice, dans le chemin de la vertu ; elle est nécessaire pour contenir l'homme comme le vase pour contenir l'eau ; qu'importe, d'ailleurs, la forme du vase ou de la religion pourvu que le but soit atteint ? L'homme, au contraire, qui s'est élevé au-dessus de la foule, celui qui a franchi les trois premiers degrés de l'initiation et est arrivé à la béatitude, celui-là est devenu l'égal de Dieu, il est le charbon dont Dieu est la flamme, il est Dieu ; comment aurait-il besoin de religion ? Le Coran a été donné par Dieu aux hommes pour les guider et les conduire hors de la caverne des ténèbres vers l'éternelle lumière ; et de même que ceux qui sont dans la Caaba n'ont plus besoin de boussole pour trouver le *Kiblè*, c'est-à-dire la direction de la Mecque, de même aussi ceux qui sont arrivés à la béatitude et qui, par leur assimilation avec Dieu possèdent et sont eux-mêmes la parfaite lumière et l'éternelle vérité, n'ont plus besoin de guide et de flambeau. Les religions ne sont pas faites pour eux, car, freins pour les autres, elles ne sauraient les retenir ou les obliger.

Comme on le voit, c'était là une répudiation évidente du culte de la mosquée et de l'enseignement du Prophète ; l'idéalisme d'où ils étaient partis aurait conduit les derviches à un matérialisme effréné si, par suite de la faiblesse humaine, les rigueurs de la logique ne leur avait heureusement fait défaut en chemin. Qu'ils se soient bien rendu compte de la portée de leurs affirmations et de leurs conséquences, c'est ce qu'on ne saurait affirmer ; tout nous porte, au contraire, à croire qu'ils n'allaient pas dans la pratique aussi loin qu'ils allaient dans la théorie ; l'austérité de leurs mœurs témoigne d'hommes qui reconnaissent le mal, cherchent le bien et pratiquent la vertu ; modes de Dieu dans leurs rêves futiles, ils voient la boue dont leur être est pétri. Leur sang n'en a pas moins coulé bien des fois ;

maint sultan, poussé par les cris des ulémas, a juré l'extermination de ces hérétiques ; des commencements d'exécution ont presque toujours suivi ces menaces. Mais un jour, enfin, ces honnêtes *fakéys* ont trouvé un protecteur puissant. En 1331, Orkhan fonde une nouvelle milice ; il appelle le vénérable cheikh *Hadji-Bektach*, fondateur de l'ordre des Bektachis, et le prie de choisir un nom pour ces nouveaux soldats. Bektach leur donne le nom de *janissaires* (*yéni tchéri*, nouvelle troupe) et les bénit. A partir de ce jour, bektachis et janissaires se considèrent comme frères jumeaux, et la puissance des uns devient la sécurité des autres ; les autres ordres monastiques, profitant de leurs bons rapports avec les bektachis, acquièrent une certaine faveur auprès des janissaires et peuvent compter sur leur protection.

PUBLICATIONS

Gérard PFISTER, *Le Livre des sources*, éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2013.

C'est à travers une fiction dont le titre est emprunté à un traité d'Elisabeth Ebner, que Gérard Pfister, écrivain et directeur des éditions Arfuyen¹⁷, a cherché à résoudre l'énigme de l'Ami de Dieu de l'Oberland et de sa communauté de vie érémitique en Alsace, dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Paradoxe quand on sait que l'existence même de ce mystérieux personnage passe pour une fiction pour la plupart des commentateurs qui se sont intéressés au mouvement des *Amis de Dieu* et à son inspirateur caché¹⁸. L'Ami de Dieu de l'Oberland serait né de l'imagination du

¹⁷ Les éditions Arfuyen ont publié entre autres Maître Eckhart, Jean Tauler, *Le Livre des neuf rochers* de Rulman Merswin, etc.

¹⁸ Mais quelques uns aussi, et non des moindres, ont acquis la certitude de sa réalité. Cf. la préface du *Livre des cinq hommes*, Arfuyen, 2011.

banquier strasbourgeois Rulman Merswin, lui-même lié à Jean Tauler (1300-1361), fondateur du couvent de l'Île Verte à Strasbourg où il se retira pour y mourir en 1382. Deux années plus tôt, depuis leur ermitage, l'Ami de Dieu de l'Oberland et ses compagnons s'étaient en quelque sorte « occultés » : plus aucun signe de vie ne parviendrait à Rulman Merswin et à l'Île verte de Strasbourg...

Gérard Pfister tient, pour sa part, à la réalité de l'existence de cette communauté d'Amis de Dieu, retirée sur de *Hautes Terres* que certains ont située en Suisse mais que l'auteur place dans les Vosges. Au deux-tiers de l'ouvrage on apprend même que la chapelle Sainte-Barbe aux Hautes-Huttes pourrait marquer l'emplacement de leur refuge¹⁹. Sa thèse est la suivante : « La communauté des Hautes-Terres et l'Ami de Dieu du Haut-Pays sont une seule et même réalité. Non pas un homme seul, mais bien une aventure collective et conçue comme telle, sur plusieurs décennies. » (p.147)

Si l'ouvrage met en scène plusieurs personnages contemporains fictifs, à commencer par « la noble figure » de Serge Bermont, résistant alsacien antinazi, mort tragiquement, dont on découvrira tout au long du roman les « cahiers secrets », l'intérêt se porte tout naturellement vers l'énigme de l'Ami de Dieu, à travers d'un certain nombre de documents prétendument historiques, mais qui n'en sont pas moins d'un immense intérêt : un récit de Jean de Bietenheim²⁰, les *notes* de Bernard de Hastatt, le *Journal* d'Abraham Elifas, et surtout les étonnants *dits* de Timothée l'Agnelet, qui serait mort le 20 mars 1377, dans l'ermitage de l'Oberland. Tout le grand talent poétique de Gérard

Pfister s'exprime dans ces *dits* qui forment comme le noyau mystique de son roman, au plus près d'une réalité qui est au cœur de la spiritualité des Amis de Dieu : « abîme allégresse » qui évoque Maître Eckhart²¹ (p.205).

On peut cependant aborder ce « roman vrai » de plusieurs manières, puisqu'aussi bien il est une interrogation sur les intentions de la communauté des Amis de Dieu au quatorzième siècle mise en relation avec la vie de Serge Bermont durant l'annexion de l'Alsace au troisième Reich, mais également parce qu'il pose de manière magistrale la question de la postérité de Maître Eckhart : « Maître Eckhart est ce moment décisif de la pensée occidentale où une synthèse audacieuse entre philosophie et spiritualité, entre Occident et Orient, entre action et contemplation semble près de prendre forme et où, du fait de la condamnation par le pape d'Avignon de dix-sept propositions du Maître thuringien, tout semble d'un coup basculer dans le chaos. [...] Mais malgré la répression qu'il rencontre de tous côtés, le courant inauguré par Maître Eckhart survit. De façon plus ou moins souterraine, la doctrine de Jean Tauler, la communauté des amis de Dieu, le *Petit Livre de la Vie Parfaite* de l'Anonyme de Francfort irriguent tout le mouvement philosophique et spirituel, dans le monde académique comme dans la vie religieuse. » (pp. 136-137).

Il faudrait ajouter : jusqu'à nos jours, et à ce titre, l'ouvrage de Gérard Pfister apporte une contribution, forcément singulière, à la recherche menée depuis quelques années en France au sujet des Amis de Dieu du quatorzième siècle. Peut-être même nourrit-il, à sa manière poétique et intuitive, cette méditation plus cachée, inaugurée à l'occasion du sept-centième anniversaire de la naissance de Rulman Merswin, et dont des échos parviennent de plus en plus nombreux. Car, le message de l'Ami de Dieu de l'Oberland et de sa communauté, à

¹⁹ Le hameau des Hautes-Huttes (Oberhütten au quinzième siècle) est situé sur la commune d'Orbey (Haut-Rhin). Le siège social des éditions Arfuyen, dirigées par Anne et Gérard Pfister, étant fixé également à Orbey, on a un indice de ce que cette localisation touche de très près l'auteur.

²⁰ D'après le nom de la seconde épouse de Rulman Merswin, Gertrude de Bietenheim, morte en 1370.

²¹ Ces douze *Dits* de Timothée l'Agnelet qui se situent au centre du roman (pp. 199-208) mériteraient un tiré-à-part.

travers les siècles, attire à lui actuellement (et à Jean Tauler), des jeunes gens déterminés. Il y est question d'un chemin de connaissance, d'une métaphysique d'intériorité dont l'aventure spirituelle des Amis de Dieu forment le modèle exemplaire et indéfiniment transposable y compris, par

conséquent, en ce début du vingt-et-unième siècle : pour y répondre, il suffit de reprendre une nouvelle fois, dans les conditions qui sont les nôtres, l'aventure collective des Amis de Dieu du Haut-Pays.

J.M.

« L'homme qui veut maintenant sentir l'éclat du soleil intérieur qu'est le Christ lui-même, doit être voyant et établir sa demeure sur les montagnes, dans le haut-pays [*in overlant*], dans le recueillement de toutes ses puissances, et en s'élevant de tout son cœur vers Dieu, libre et dégagé de tout souci du côté des joies et des peines, à l'endroit de toutes les créatures »

Ruysbroeck.



AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

Documents d'Occident

- **Marie-Madeleine Davy**
« Psychologie du XII^e siècle à l'égard de l'Ecclesia Mater et de la Mater Dei », *Revue de la Méditerranée*, n°100, Paris-Alger, septembre-décembre 1960.
- **Amis de Dieu**
Épître à la Chrétienté, extrait d'Auguste Jundt, *Les Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879.
Le Livre du Maître (Meisterbuch), traduit de l'allemand par M. Charles Sainte-Foi, Paris, 1855.
- **Jacob Böhme**
Épître philosophique, en date du 19 novembre 1620 (extrait). D'après les *Épîtres théosophiques* de Jacob Böhme, par Bernard Gorceix, Monaco, 1980.

Document d'Orient

- Les derviches, « Souvenirs d'Orient (1866-1869) », par Z. Grenier de Fajal, *Revue chrétienne*, XXIV, 1877.

Publication

- Gérard Pfister, *Le Livre des sources*, édition Pierre-Guillaume de Roux, 2013.



Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2013